

En présence d'une condamnation inévitable, il pourrait paraître superflu d'examiner le troisième chef d'accusation, et de démontrer, par l'exposé des faits, que le maréchal Bazaine, avant de capituler, n'a pas fait tout ce que lui prescrivaient le devoir et l'honneur. Mais nous n'avons pas le droit de nous soustraire à une partie de notre tâche, et dans une affaire où se trouvent si gravement engagés l'honneur d'un maréchal de France et les intérêts du pays, il est indispensable de rechercher la vérité tout entière, en examinant dans tous les détails la conduite du maréchal, depuis le jour où il a été investi du commandement en chef de l'armée du Rhin jusqu'à la capitulation du 27 octobre, fatale conséquence de ses agissements criminels.

Après cet exposé, le réquisitoire entre dans la discussion des faits, il rappelle les fautes commises les premiers jours, les indécisions de chaque heure qui eurent une part si grande dans nos désastres, les ponts que l'on oubliait de construire, ceux que l'on omettait de détruire, et qui étaient d'un si puissant secours à l'ennemi.

Il dit quelques mots de la bataille de Borny, constate la brillante valeur du maréchal, et avant d'arriver à la journée de Rezonville, résume ainsi toutes les fautes commises.

Après avoir manifesté ses préférences pour le maintien de l'armée sous Metz, il accepte cependant, sans observation, la mission de la ramener dans les plaines de la Champagne.

Mais, cette mission acceptée, il s'isole volontairement du quartier impérial et de tous les chefs de service et, pendant près d'une journée, alors que les instants sont si précieux, on ne découvre trace d'aucun ordre donné par lui, d'aucune mesure prise en vue de la retraite.

Ainsi, il ne prend aucune disposition pour arrêter le mouvement de l'ennemi, néglige, s'il ne refuse, de faire sauter les ponts de la Moselle en amont de Metz, et perd inutilement vingt-quatre heures sur la rive droite. Il livre sans nécessité la bataille de Borny qui ne fait que le retarder, entasse, de propos délibéré, toute son armée sur une seule route, quand il pouvait disposer de quatre, augmentant ainsi, dans une proportion colossale, la confusion et la lenteur.

Pendant la marche, il licencie son convoi, sans demander à l'intendance s'il y a des vivres pour continuer la marche. Enfin, aussitôt l'empereur parti, il suspend, sans motif valable, le mouvement de son armée.

En résumé, la conséquence directe de sa conduite et de toutes ses mesures, pendant quatre jours, est de permettre à l'ennemi de le devancer sur les plateaux.

De l'ensemble de ces faits, se dégage donc inévitablement cette conclusion : c'est que le maréchal n'a jamais voulu mettre à exécution le plan qu'il s'était chargé de mener à bonne fin, et que, contrairement à son intention énoncée, il a toujours voulu demeurer sous Metz. Mais, n'osant pas assumer la responsabilité de cette détermination, il a laissé aux événements le soin de faire échouer le projet de retraite, se contentant de les préparer dans ce but !

Il avait, comme vous le savez, messieurs, manifesté, dès l'origine, ses préférences pour le maintien de l'armée auprès de Metz. Si, plus tard, devant l'avis exprimé par l'empereur, il parut renoncer à ce dessein, et ordonna la marche sur Châlons, il n'avait pas abandonné néanmoins sa première idée.

Le maréchal Bazaine, interrogé à ce propos, a déclaré qu'il ne s'agissait pas, pour lui, de traverser la Meuse, mais seulement d'aller prendre position à l'Est de Verdun, en s'appuyant sur cette place, de manière à manœuvrer dans l'espace compris entre Meuse et Moselle.

Il affirme que c'était là ce dont il était convenu avec l'empereur. S'il en fut ainsi, on doit

reconnaître que le secret de ce plan d'opérations fut bien gardé, attendu qu'il n'en avait jamais été question jusqu'au moment des débats, et qu'il n'en existe trace nulle part.

Après avoir fait le récit de la journée de Rezonville, le réquisitoire conclut ainsi :

Encore un effort, et celui-ci allait être refoulé dans les défilés de Gorze et d'Ars-sur-Moselle, mais le maréchal, sans plus songer à s'ouvrir un passage sur Verdun, a pour unique souci de conserver ses communications avec Metz. Il appelle de ce côté ses réserves et deux divisions du 3^e corps, dégarnissant sa droite, qui avait le rôle important, au profit de sa gauche



GARRIGUE.

qui n'avait qu'à couvrir la retraite. Son convoi et son parc, qu'il pouvait faire filer en toute sécurité par la route d'Etain, demeurent immobiles en arrière de Gravelotte. Pas plus que sa conduite précédente, la préoccupation constante du commandant en chef pendant la bataille ne dénote donc qu'il ait eu la ferme volonté de marcher sur Verdun.

Quant à la question des munitions, voici l'appréciation du général Pourcet :

En admettant que le tiers, que la moitié même de l'approvisionnement eût été épuisé à la suite des deux batailles du 14 et du 16, il en restait largement de quoi continuer la lutte tout au moins pendant une ou deux journées.

Rien ne pressait donc de battre en retraite, rien n'empêchait surtout d'attendre au lendemain matin pour prendre un parti définitif et de se borner jusque-là à prescrire aux corps d'armée de se tenir prêts à marcher.

S'il eût ainsi procédé, comme sa haute] expérience, comme son sang-froid éprouvé devaient le lui conseiller, s'il eût enfin fait la part de l'exagération du premier moment, il aurait pu être complètement rassuré, car il aurait appris bien vite que les appréciations du général Soleille étaient très-erronées.

Le 17 au matin, il restait en effet 80,000 obus et 16 millions de cartouches, sur 106,000 obus et 17 millions de cartouches que possédait l'armée à son départ de Metz. On avait donc consommé tout au plus le quart de l'approvisionnement en munitions d'artillerie et le seizième en munitions d'infanterie...

Après la bataille de Rezonville, le maréchal Bazaine adressa à l'empereur des dépêches qui ne disaient pas toute la vérité.

Le deuxième motif allégué pour expliquer sa détermination de se rapprocher de Metz, fut la pénurie des vivres. Il était encore moins valable que le premier.

Mais alors, pourquoi ces fausses indications dans les dépêches du 16 à l'empereur et au maréchal de Mac-Mahon, indications que nous verrons cependant se reproduire les jours suivants, alors même qu'il ne pourra plus avoir aucun doute sur leur inexactitude.

Pourra-t-on prétendre qu'il y ait quelque chose d'incertain dans les affirmations formulées en termes si clairs et si précis?

Le commandant en chef de l'armée du Rhin a-t-il songé à l'effet qu'allaient produire ses télégrammes et au péril des résolutions qu'ils pouvaient provoquer?

Si le maréchal a pu se tromper pendant quelques heures sur la véritable situation, pourquoi ne pas s'empresse de rétablir la vérité, dès qu'elle lui fut connue, au lieu de persévérer pendant plusieurs jours dans l'annonce des mêmes besoins, et, par conséquent, des mêmes dangers pour son armée?

Après avoir rappelé les dépêches et signalé leurs contradictions, le réquisitoire ajoute .

Plus tard, nous retrouverons encore cette constante préoccupation de cacher la vérité au gouvernement, afin de mieux dissimuler les véritables motifs de son immobilité.

Pour justifier son mouvement rétrograde du 17, le maréchal a déclaré qu'en raison de la nécessité impérieuse de rétablir l'ordre tactique, il n'avait cru possible, ni de conquérir définitivement par un nouveau combat la route de Conflans, ni de s'élever vers le nord par la route de Briey, encore entièrement libre dans cette journée.

D'ailleurs, à ce qu'il assure, l'empereur, en le quittant, ne lui avait nullement donné l'ordre formel de poursuivre la retraite. Ce mouvement était subordonné aux circonstances et ne devait s'accomplir que dans de bonnes conditions tactiques, afin de ne pas compromettre l'armée.

Nous ne nous refusons nullement, quant à nous, à croire que le maréchal n'avait pas reçu d'ordres formels de la part du souverain. Un général en chef n'a pas à en recevoir de cette nature, et il est bien évident qu'il est toujours maître d'apporter à ses instructions primitives les modifications nécessitées par les événements imprévus, si fréquents dans la conduite des opérations militaires en face de l'ennemi.

Mais il n'en est moins incontestable qu'il avait un plan d'opérations à accomplir, et qu'il ne devait y renoncer que si le plan devenait impraticable ou trop dangereux. Or, la retraite était encore très-exécutable le 17, et le maréchal n'a rien tenté pour l'effectuer. Il a donc trompé ainsi la confiance que l'empereur avait mise en lui.

Maintenant était-il possible de profiter des résultats acquis le 16 août :

Vous avez entendu les dépositions de MM. les commandants de corps, relativement à la possibilité de recommencer la lutte le 17, et, malgré leur extrême réserve, dictée d'ailleurs par les plus honorables scrupules, vous avez compris, messieurs, que leur avis presque unanime était qu'il fallait continuer la bataille le lendemain, et que les chances leur paraissaient favorables.

En cas d'un insuccès, on était toujours à même de se retirer sous Metz, tandis que les résultats d'une victoire eussent été incalculables.

Nous voici arrivés maintenant à la journée du 18 :

Pendant cette matinée, le général en chef demeure tranquillement à son quartier général sans voir aucun des commandants des corps d'armée, sans donner aucune instruction en vue des redoutables éventualités qui se préparent, et dont il est prévenu.

Cependant la bataille est engagée; que va faire le commandant en chef, retiré dans sa maison de Plappeville?

On s'émut à l'état-major général quand on apprit que l'armée ennemie avait attaqué nos lignes sans qu'on eût reçu aucun ordre pour se porter sur le théâtre de l'action.

Le général Jarras fit prescrire que les chevaux de l'état-major fussent sellés et bridés, et fit, en même temps, demander au maréchal Bazaine quand il monterait à cheval.

Mais le commandant en chef ne semblait pas pressé de se porter au milieu de ses troupes.

Quoiqu'il fût informé du mouvement offensif de l'ennemi, d'abord à sept heures, puis à neuf heures du matin par M. le maréchal Le Bœuf; que la bataille eût commencé vers la gauche depuis onze heures; qu'enfin le colonel Lewal eût fait prévenir le général en chef, entre midi et une heure, que l'action s'étendait sur toute la ligne, celui-ci ne se décida à monter à cheval qu'à trois heures et demie...

Il craignait, a-t-il déclaré, un mouvement tournant de l'ennemi par la vallée de la Moselle.

Cette préoccupation exclusive, mais nullement justifiée, semble avoir influé d'une manière fâcheuse sur ses appréciations. En effet, l'ennemi ne pouvait tourner la gauche de l'armée qu'en s'avançant sous les feux du 2^e corps, dans la plaine battue dans tous les sens par les canons du fort Saint-Quentin et de la place.

Une semblable tentative eût bien pu effrayer les convoyeurs campés vers Longeville, ou jeter le désordre dans la masse de cavalerie entassée par ordre du général en chef dans l'étroit vallon de Chatel-Saint-Germain; mais elle ne pouvait faire courir à l'armée aucun danger sérieux.

Du point où il s'était placé, le maréchal aperçut, du côté de la droite, les premiers symptômes avant-coureurs d'une défaite. Sur la route de Saulny, il vit, vers cinq heures et demie, des voitures en désordre, des blessés pris de panique redescendre précipitamment vers la vallée.

« Que faire avec de pareilles troupes! » s'écria-t-il alors, confondant des convoyeurs et des trainards avec son armée.

S'il se fût trouvé sur le champ de bataille, il eût promptement reconnu son erreur; il eût pu constater que le 6^e corps tenait toujours, et que ses soldats, abandonnés par lui sans

secours dans la lutte désespérée qu'ils soutenaient contre un ennemi trois ou quatre fois supérieur en nombre, et appuyé par près de 300 pièces de canon, méritaient d'autres remerciements que ces paroles injustes et cruelles.

Pendant que, du plateau de Plappeville, le maréchal portait sur ses troupes un jugement si sévère, le souverain ennemi présent, lui, sur le terrain du combat, exprimait hautement son admiration pour leur héroïque ténacité!

Vers sept heures, le maréchal rentra à son quartier général.

Ainsi, une promenade stérile sur le plateau de Plappeville et l'envoi de deux ou trois dépêches à l'empereur, voilà à quoi se borna l'action du commandant en chef pendant cette journée, où se décidaient le sort de son armée et probablement l'issue de la campagne et les destinées du pays!

Lorsque ses troupes sont attaquées par 240,000 hommes dirigés par le roi de Prusse en personne, pendant cette formidable canonnade qui dure depuis onze heures jusqu'à huit heures du soir, le maréchal Bazaine se tient obstinément éloigné du champ de bataille, sans que les avis pressants et répétés qui lui arrivent de la droite parviennent à le tirer de sa quiétude.

« J'ai cru, a-t-il dit, devoir rester sur les plateaux pour être plus à même d'expédier des ordres. »

Or, non-seulement il n'a donné aucun ordre important, mais, comme si ce qui se passait sur les plateaux était sans intérêt pour lui, il n'a même pas eu la pensée d'envoyer aux nouvelles...

..... On s'explique maintenant les paroles qu'il adresse aux officiers d'état-major qui, encore sous l'impression de cette lutte sanglante à peine terminée, viennent lui rendre compte et demander ses instructions.

A l'un d'eux, il dit : « Ne vous désolez pas. Ce mouvement rétrograde que vous faites maintenant, vous deviez l'opérer demain matin, vous le faites donc douze heures plus tôt, voilà tout. »

A l'autre : « Nous devons nous en aller demain matin, nous nous en irons ce soir. Le mal n'est pas bien grand, après tout! »

Le mal n'est pas grand! mais douze mille hommes sont à terre! mais l'armée, refoulée sous Metz, a perdu sa ligne de retraite, et se trouve séparée du reste de la France! Mais le pays demeure à découvert, et il ne lui reste plus d'autres forces à opposer au flot de l'invasion que les éléments disparates qui, groupés en toute hâte autour des débris de Reichshoffen, vont former l'armée de Châlons.

En vérité, le maréchal se consolait trop facilement des funestes conséquences de la journée!

Nous avons exposé les actes du commandant en chef de l'armée du Rhin, pendant la période du 12 au 18 août. Sur ce sujet, il ne nous reste qu'à conclure, et la conclusion est facile à déduire

Le maréchal Bazaine n'a jamais voulu quitter Metz, bien qu'il annonçât toujours son intention de le faire.

Dès les premiers jours, on le voit n'apporter aucun obstacle à la marche de l'ennemi, et retarder, comme à dessein, le mouvement de ses propres troupes.

Quand, grâce à ces circonstances, l'ennemi parvient à atteindre l'armée et s'efforce de

lui couper la retraite sur Verdun, le maréchal ne songe qu'à conserver ses communications avec Metz, sans songer à s'ouvrir un passage en avant.

Le lendemain, au lieu de profiter du succès partiel obtenu pour continuer sa route, il retourne sur ses pas. S'il prend d'abord une position intermédiaire entre Rezonville et Metz, toutes les mesures qu'il ordonne indiquent nettement son intention de revenir auprès de la place.

Le 18 au matin, il avertit M. le maréchal Canrobert qu'il aura à se replier en cas d'attaque sérieuse, abandonnant ainsi l'entrée du plateau et le débouché de l'armée.

Une fois l'action engagée, il se tient loin de ses troupes; il reste sourd aux appels de son lieutenant, le laisse ainsi écraser, et, avant de connaître le résultat de la bataille, il donne des ordres pour ramener l'armée vers le camp retranché....

Est-il besoin de vous le dire, messieurs, ce que le ministère public reproche ici au maréchal Bazaine, ce n'est pas d'avoir préféré un plan à un autre, ce n'est même pas de n'avoir pas exécuté les instructions de l'empereur....

Une fois maître de ses actions, par suite de l'éloignement du souverain, il a abandonné le projet qu'il avait mission d'accomplir.

Mais, il n'en a pas moins continué à promettre de l'exécuter, et n'a pas craint d'entretenir ainsi volontairement le gouvernement dans une erreur qui pouvait avoir et qui a eu, en effet, les plus terribles conséquences.

C'est de cette conduite tortueuse que nous demandons compte au maréchal Bazaine; car c'est en usant de ces procédés déloyaux qu'il a perdu son armée, et compromis le sort de la guerre! C'est en agissant ainsi, c'est en sacrifiant des milliers d'existences, sans autre mobile que celui de mieux dissimuler ses secrets desseins, que, dans la période du 12 au 18 août, le maréchal a gravement manqué au devoir et à l'honneur.

AUDIENCE DU 4 DÉCEMBRE.

Le général Pourcet continue la lecture de son réquisitoire, il s'occupe de la mission du commandant Magnan et des diverses dispositions prises au camp de Châlons.

Nous résumons ici rapidement les faits pour revenir au sujet qui intéresse plus spécialement.

Le maréchal Mac-Mahon hésitait à se mettre en route vers Metz. Son hésitation même se changea en une conviction absolue que ce plan était irréalisable, et il donna des ordres pour retourner sur Paris. A ce moment arriva une dépêche du maréchal Bazaine (21 août), disant qu'il allait quitter la place « et marcher vers le Nord. » Dès lors, toute indécision devenait impossible, marcher au secours de l'armée de Metz était un devoir, et le fatal plan de campagne qui devait aboutir à Sedan fut adopté :

Il est juste de reconnaître que le maréchal Bazaine ne contribua pas seul à faire décider la marche de l'armée de Châlons vers la Meuse. La pression exercée de Paris sur le commandant de cette armée eut sans doute la plus large part dans le changement de ses résolutions.

Cette réserve faite, disons que si le commandant en chef de l'armée du Rhin avait été plus explicite et plus ferme dans ses dépêches, et notamment dans celle du 26 à son lieu-